



La tête de vache du commando végétarien 269.



Un ultra-orthodoxe tourné vers Tel-Aviv plutôt que Jérusalem.



Le collectif végétarien essaime ses «269» sur les murs.



Guy Sharett organise ses visites guidées le vendredi soir, quand les boutiques baissent leur rideau de fer pour shabbat.

C'est que les animaux occupent une large place dans les graffitis de Florentine. Une tête de vache, dessinée en rouge sang derrière des barreaux, apparaît à plusieurs reprises sur les murs, soulignée par le chiffre «269». «C'est le nom du commando végétarien qui mène des actions dans Tel-Aviv», explique Sharett. Il y a quelques mois, sur la place Rabin, ils proposaient aux passants de se faire tatouer sur la peau les numéros des bêtes au fer rouge pour les sensibiliser au massacre des animaux. Et, pour la journée de l'Indépendance, où l'on sort faire des barbecues, ils ont balancé des cadavres de chats sur un jardin public.»

Au passage, Sharett nous montre le mot «esclave» rédigé en arabe sur le mur : «Il se prononce abd, d'où le prénom Abdallah qui signifie littéralement "le fils de Dieu". Et regardez comme l'arabe et l'hébreu sont proches : en hébreu, esclave se dit "eved".» Puis qu'on est aux mots, voici celui de bourekas sur la devanture d'une boutique offrant ces petits pâtés fourrés qui composent pour partie les mezzés israéliens et arabes. «Ce mot ne vient pas de l'hébreu, mais du grec, explique le polyglotte. En turc, on dit burek, en grec bureka ; le mot bourekas a été introduit ici par les juifs espagnols. Au pluriel, on l'adapte

à l'hébreu, on dit bourekasim. En général, quand on emprunte un mot à une langue étrangère, on l'hébraïse.» Pour illustrer son propos, Sharett montre la devanture d'un restaurant japonais. «Pour dire restaurant japonais, on dit maintenant sushiya, "l'endroit où l'on mange des sushis".» Puis il traverse la rue, se campe à un angle de l'avenue Frenkel et indique un petit supermarché ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre sur lequel on peut lire : «am:pm». «Si vous voulez frimer, vous dites que vous allez au "ampam", tout le monde comprendra, d'autant qu'elles sont peu nombreuses les boutiques qui enfreignent la loi de shabbat, "this is telavivness" [en anglais dans le texte, ndlr]», dit-il en riant.

«**BLASPHEME.**» Dans le vieux marché, sur une porte en fer noire, une peinture attire l'œil : un ultra-orthodoxe plongé dans son livre de prières. Sharett s'esclaffe : «Regardez, il prie en direction de cette ville du péché qu'est Tel-Aviv, et non vers Jérusalem.» Sur une façade, trois lettres blanches : «TRA». «Le mot "art" à l'envers, il y en a plusieurs dans le quartier. Tenez, regardez celui-ci...» Sur un mur généreusement gribouillé, un visage difforme

avec le mot «Botox». «Cet artiste a 12 ans, je suis tombé sur lui alors qu'il faisait son graffiti, il m'a expliqué qu'il en avait eu l'idée après s'être mis au régime, ça l'avait rendu plus conscient de son corps.» D'autres laissent leur marque ici ou là, tels Wonkey Monkey avec sa tête de singe, ou Dede avec ses sparadraps. A l'entrée d'un hangar, ces quatre lettres : «DREK». «"Ordures" en yiddish, du second degré, le nom d'une boîte gay. Le yiddish est redevenu branché. Et là, une fois par mois, vous avez une fête de religieux ou bédouins gays.» Sur le rideau de fer d'une échoppe a longtemps subsisté un des rares tags en arabe du quartier, un vers du Palestinien Mahmoud Darwich : «Here on the slope of the hill facing the sunset...» (1). Il a été effacé. «Les Israéliens n'apprennent plus l'arabe, déplore Sharett, uniquement ceux qui font leur service militaire.» Sur un pan de mur, on peut lire «Let's get fucked» («allons nous faire foutre»). Sharett pile net. «Les graffeurs avaient marqué "God, let's get fucked", le vieux charpentier d'en face a effacé le mot "God" car c'était un blasphème.» Vers la fin du tour, sur la façade d'un restaurant, une artiste de Montréal a caché des lettres dans des dessins. Chacun se penche, décrypte puis se redresse, sourire aux lèvres. «Dedicated to love» («dédié à l'amour»). Il y a des graffitis plus réjouissants que d'autres. (1) «Ici, sur la pente de la colline, face au couchant...»

PRATIQUE

FALAFELS ET CRUSTACÉS

Y aller

Air France et El Al desservent quotidiennement Tel-Aviv, à des prix allant de 300 à 600 euros selon la période. Mention spéciale au hémisphère nord servi à bord d'El Al, accompagné de pitas toutes chaudes. Un bon avant-goût du séjour.

Y dormir

Deux hôtels valent le détour à Tel-Aviv : le Cinema Hotel, en plein centre-ville, à quelques dizaines de mètres de la plage, dans un magnifique bâtiment de l'ère Bauhaus ; et le Old Jaffa Hostel, du côté de Jaffa, au milieu du marché aux puces. Le lieu s'apparente davantage à une auberge de jeunesse, dans un cadre très vintage, avec un immense toit-terrasse où, l'été, dorment ceux qui étouffent dans les chambres.

Cinema Hotel, 1, rue Zamenhoff, à partir de 150 euros la chambre double. Tél. : 00(972) (0)35207100.

Old Jaffa Hostel, 13, rue Amiad, Jaffa. Prix très abordables. Tél. : 00972 (0)36822370.

Y manger

N'hésitez pas à vous arrêter aux multiples échoppes qui vendent falafels ou jus de fruits frais pressés. Si vous rêvez de poissons et de crustacés, le Manta Ray est pour vous. Sur la promenade, le long de la plage, entre Tel-Aviv et Jaffa. Tél. : 00972(0)35174773.

Participer au Graffiti Tour

Contactez Guy Sharett par mail ou via son site. Possibilité de visites guidées collectives moyennant 80 shekels (environ 17 euros) par personne. Des visites privées sont possibles, à négocier. Le Graffiti Tour dure environ une heure et demie. Rens. : guy@streetwisehebrew.com ou www.streetwisehebrew.com Lieu de rendez-vous : le City Cafe, à l'angle des rues Herzl et Florentine.

